L'ESSOR

Numéro 227 - Septembre 2010 - 7,50 €

ISSN 0750 – 814 X

REVUE trimestrielle des A.C.C.S.
SCHIRMECK – LA BROQUE

Spécial Barembach



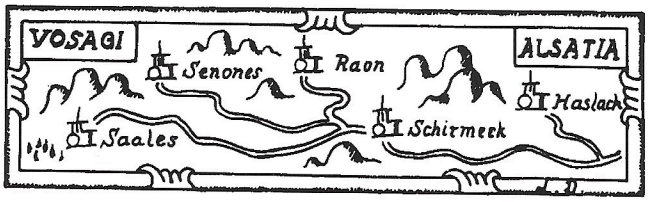
Le Bas-Bout de Barembach dans les années 1930

ACCS

L'ESSOR

Revue trimestrielle des Anciens du Cours Complémentaire de Schirmeck

Numéro 227 – Septembre 2010 – 81e Année



ASSOCIATION CULTURELLE DE LA VALLÉE DE LA BRUCHE ET DE L'ANCIEN PAYS DE SALM

Comité de l'Association :

Denyse GESTER, membre d'Honneur

Paul LOISON, Président
Joëlle WEILER, Vice-Présidente
Jean-Marie PIERREL, Secrétaire
Marie-Thérèse DESCHASEAUX, Secrétaire-Adj.
François KIRMANN, Trésorier
Bernard SCHNELL, Trésorier-Adjoint
Josette BRUNISSEN, Gestion des abonnements
Francis TISLER, Gestion des abonnements
Gérard FISCHER
Marie-Thérèse FISCHER
Roger GODIÉ
Michel GUISSE
Suzy HEILIGENSTEIN
Pierre HUTT
André LEDIG
Daniel MARGOGNE
Jean-Benoît MORO
Micheline THIOLLIÈRE

Prix du numéro : 7,50 €

Association ACCS-ESSOR :
- agréée par le Ministère de l'Education Nationale
- de droit local, sans but lucratif, inscrite au Registre des Associations au Tribunal d'Instance, Greffe permanent de Schirmeck (Vol. II, n° 21)
- affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace
- Commission Paritaire : 1013G83674

Gestion des abonnements

Josette BRUNISSEN
Patronymes de A à K - Tél. 03 88 97 51 46
Francis TISLER,
Patronymes de L à Z - Tél. 03 88 97 36 23

Abonnement 2010 : 20 €
Etranger : 23 €
cotisation (facultative) : 2 €
A envoyer par chèque
au siège de l'Association
N° SIRET : 321.702 367.00012 – Code APE : 221E

Pour contacter l'ESSOR :
Siège social : 03 88 49 68 49
Président : 06 17 63 27 00
Mail : info@revue-essor.com.
Site : www.revue-essor.com
ESSOR - ACCS
B P 50032 - 67131 Schirmeck cedex

Ce numéro a été tiré à 1600 exemplaires

La reproduction des textes et des illustrations est interdite sans l'autorisation préalable de la Rédaction de l'ESSOR.
Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

Editorial

En 1969, dans une livraison d'une cinquantaine de pages, le curé Charles Pabst s'était déjà intéressé à l'histoire de Barembach en insistant plus particulièrement sur l'aspect religieux. Six ans plus tard, le 19 octobre 1975, la commune fêtait son millénaire et, Jean Jérôme, l'édile de l'époque, rédigea une petite brochure retraçant succinctement l'histoire du village. L'information des habitants n'en resta cependant pas là. En effet, sous la plume de différents auteurs, beaucoup de sujets et d'anecdotes sont venus agrémenter régulièrement les pages d'un journal communal intitulé hier « La vie Municipale » et « Barembach information » aujourd'hui. Enfin, pour les gens du village qui le lisent, L'Essor apporte de temps à autre une page d'histoire inédite ou un complément à tel ou tel sujet précédemment évoqué. Permettez - moi d'avoir à cette occasion, une pensée pour Claude Jérôme, ancien président de la revue et enfant de Barembach, auteur de nombreux articles tant dans le journal communal que dans notre revue.

C'est donc parfaitement conscients de cette situation que nous avons proposé au maire de la commune - chez qui nous avions organisé notre assemblée générale en 2009 - d'éditer un spécial Barembach. L'idée, immédiatement adoptée, fut suivie quelque temps après, d'une réunion avec des personnes potentiellement intéressées. La définition des sujets avec la condition expresse de ne pas reprendre ce qui avait été déjà traité et, la fixation d'une échéance étant arrêtées, l'équipe s'est mise au travail.

Lorsque fin août j'ai rencontré monsieur le maire pour régler ensemble quelques détails, j'ai remarqué avec quelle passion il parlait de sa commune et de la forêt. De la première, il a aimé rappeler combien sa situation géographique était privilégiée : le vallon dans lequel elle niche est dit-il perpendiculaire à la vallée ce qui lui offre - sans être isolée - une relative tranquillité et une facilité d'accès aux voies de communication. De la seconde, mais me permettra-t-on l'image, la forêt c'est un peu sa rose : les bénéfices qu'il en retire arrondissent le budget communal tandis que les effluves qu'elle dégage sont un enchantement pour lui comme pour tous les amoureux de la nature. Heureux d'être le digne successeur de ses aînés cet édile a conclu notre entretien en me rappelant également « l'hymne à la joie » qu'il a la fierté et toujours le plaisir de faire entonner le 1er de l'An par ses homologues de la vallée.

Si Barembach se distingua hier par son église-mère regroupant plusieurs filiales et localités, aujourd'hui c'est son maire qui se distingue par sa singularité. Ainsi va l'histoire des « mammélés » ... Bonne lecture à tous.

Paul LOISON

Sommaire

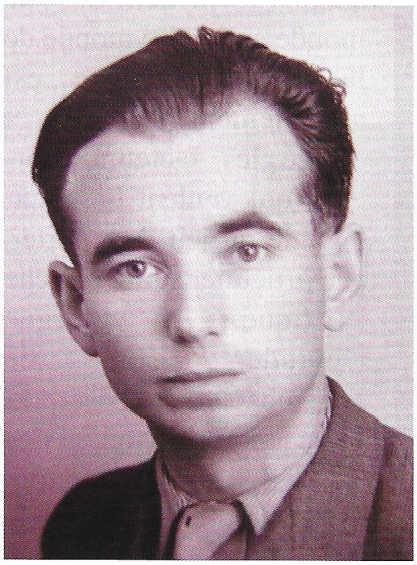
Editorial (Paul LOISON) 1
Barembach, un village et son territoire (Jean MELLINGER) 2
Les seigneurs de Barembach (M.-T. FISCHER) 12
En remontant le temps (Françoise HOUTMANN) 19
Histoire de Marguerite (Jean JEROME) 23
La côte des vignes / Vie économique (Gérard DOUVIER) 24
Carrière de la Sèche-Côte (André CHARLIER et Jean MELLINGER) 28
De la galocherie à la boucherie... (Françoise HOUTMANN) 31
Les cafés de Barembach (Jean et Laure MELLINGER) 33
L'orgue de Barembach (Thierry HASSLER) 38
Le journal d'un fils (Jean-Paul HORNUNG) 42
Le monument aux morts (Henri WERNER) 47
En parcourant la gazette (Pierre HUTT) 49
Qui était Charles Walter (Pierre HUTT) 52
La page de patois 53
Quelques faits divers et photos 54
Assemblée Générale 2010 56

Notre couverture

Le Bas-Bout de Barembach dans les années 1930
(Collection Françoise HOUTMANN)

LE JOURNAL D'UN FILS ÉCRIT PAR SON PÈRE…

Une manière originale de transmettre à un jeune ce qui s'est passé dans son enfance : écrire son « journal » à sa place. C'est ce qu'a fait Albert pour son fils Jean-Paul, né en septembre 1944, qui nous livre quelques extraits de ce récit.



Albert Hornung père de Jean-Paul.

19 novembre 1944 - Dimanche matin, fête de ma grand-mère Lisa (la scène se passe à l'actuel 1, rue du Douar).

A peine retour de la messe, alerte, Papa (donc Albert puisque c'est Jean-Paul qui est censé parler) revient du W.C. sans hâte, des avions piquent, il court à ma chambre d'où l'appelle Maman accroupie devant mon berceau : un déchirement cingle l'air, un fracas fantastique secoue la maison, des vitres volent dans toutes les directions. Papa me couvre de son corps et me sourit, Maman prie un Pater, moi-même je regarde, réveillé, ce spectacle étrange, des gens courent, affolés dans la rue, une nouvelle explosion secoue la bâtisse, des portes claquent, des tuiles tombent, la D.C.A. allemande martèlle l'air, les avions piquent.

Entre deux accalmies, l'on me transporte dans mon panier à la cave-abri de M. Le Curé où une quinzaine de personnes prient assidûment… La maison du St Joseph (Didier) est en flammes, un cratère de bombe énorme devant chez la Marie Anthony (2 rue du Douar), un autre cratère énorme derrière chez nous, à 80 m de la maison, dans un champ, sous la haute tension qui est arrachée.

Ainsi commenca et finit cette journée de la Sainte Elisabeth. Alertes, avions qui piquent, mitraillement de la D.C.A. et des canons de bord, bombes à toutes les 1/2 heures, femmes qui s'affolent, enfants qui crient. Je voyage de la cave du curé à notre cave, dans la rue, à notre cuisine, à la cave pendant la tétée : c'est un spectacle drôle mais qui glace le sang des grandes personnes.

La moitié du toit est arrachée, presque toutes les tuiles déplacées, sans beaucoup de casse il est vrai - et papa avec Nonon Louis et Eugène ainsi que deux postiers ambulants de Strasbourg bloqués à Schirmeck couvre[nt] le toit malade, par peur de la pluie menaçante. Cependant les avions viennent et reviennent et les couvreurs déguerpissent de leur haut poste sur les toitures, sautent sur le foin et à la cave et le spectacle démoniaque reprend : tir de D.C.A. provoquant piqué des avions, bombes et mitraille des canons de bord.

Cela finit vers 5 heures et tout le monde se couche après 10 heures, les nerfs à bout et les yeux gonflés de fatigue et de sommeil. Moi-même je m'endormis avec le sourire…

Jeudi 23 novembre 1944

Un mot à la hâte : le front de France est percé, vers Mulhouse-Colmar ; des divisions françaises avancent.

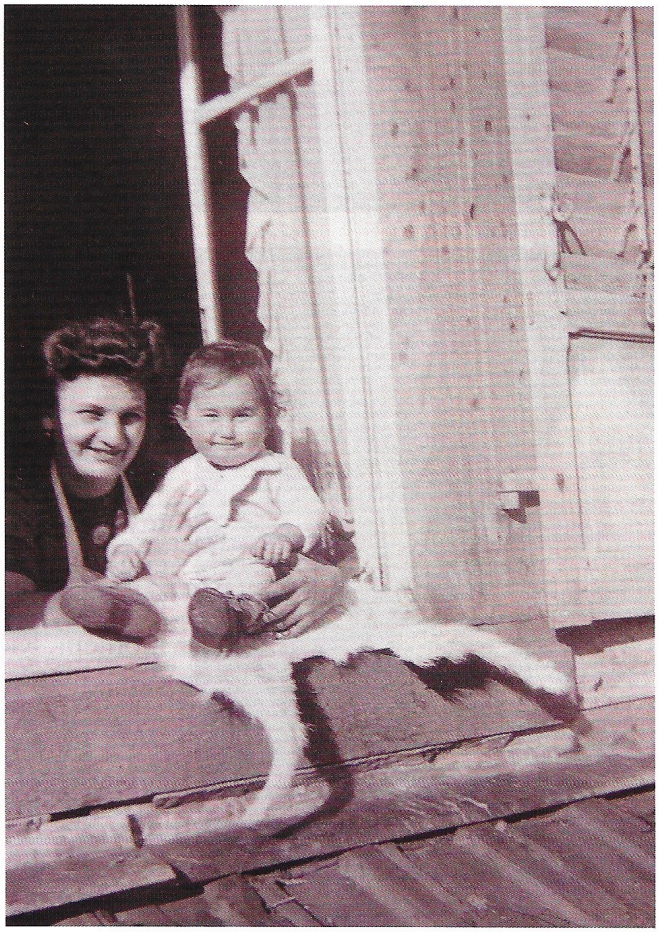
Les Américains sont à Saverne depuis hier soir 22 nov[embre] vers 17 heures On a su par téléphone non encore coupé qu'ils distribuaient des cigarettes et du chocolat dans les rues et qu'ils criaient tous : « à Strasbourg, à Strasbourg… » Les uns voulaient y être à 9 heures, d'autres au moins à minuit de cette journée mémorable du 22 nov[embre] qui a une résonance spéciale dans les oreilles de tout Alsacien.

Cette nuit le canon tonnait tout près. Quelques obus ont sifflé par-dessus nos toits pour tomber à La Claquette, dit-on. Certaines gens ne démarrent plus des caves depuis 3 heures du matin. D'autres se rendent en forêt, en masses, rejoindre leur « blockhaus » qu'ils y ont construit à la hâte, aux environs de la carrière de Barembach. Papa et maman sont confiants. Je les vois toujours près de mon berceau, accroupis près de moi, les yeux anxieux au sifflement déchirant des bombes tombant tout près avec un fracas qui touche même un poupon comme moi. Je n'ai pas pleuré, mais cette situation me semble tout de même anormale.

Maintenant, Papa va reléguer mon journal dans un bahut, lequel sera transporté à la cave, dans l'attente des événements... Le canon gronde par intermittence au loin.

On annonce que le col de Saales est libre pour les armées alliées, tout le monde a les yeux creux, d'une nuit d'insomnies et de tracas. La tension nerveuse à la venue des événements qui se préparent a atteint son paroxysme.

On attend, on attend: voila que cela tonne au sud-ouest, à l'ouest et au nord, sans doute sommes-nous presque encerclés avec les armées allemandes qui descendent, descendent la vallée en bandes hétéroclites, avec des véhicules antédiluviens, des charrettes, des vélos, un amas de guenilles, de lassitude et de misère humaine.



Jean-Paul à un an avec sa maman Madeleine. Son papa Albert Hornung décédera en décembre 1945.

Vendredi 24 novembre 1944

Journée d'attente et de duels d'artillerie. Nous sommes situés en-dessous des trajectoires, ce n'est pas trop rassurant. Les plus prudents ne quittent pas la cave. D'autres profitent pour rôder. L'on constate après coup que du vin, de la farine et autres denrées ont été volés... Pour certains, la guerre est une occasion unique de devenir riche ou d'obtenir ce que le travail des bras ne peut procurer.

Voici le soir. Je me sens encore assez bien. Toutefois, papa élève la voix plus d'une fois pour faire arrêter les fumeurs qui empestent la cave où gisent 70 personnes dans toutes les positions et dont une partie fait la popote sur le petit fourneau. Cela sent la choucroute et toutes sortes d'odeurs. J'ai la chance de n'avoir qu'à téter. Mes rations sont bonnes et copieuses. A ce tarif là, je stationnerais bien un peu à la cave. Pourtant les grandes personnes disent que l'affaire est sérieuse. Et comme il faut croire ce que disent les grandes personnes raisonnables et intelligentes...

Maman repose au début de la soirée. Je pleure un peu, pas trop! Vers 9 heures du soir, papa se retire sur la litière installée tout au fond de la cave, dans une atmosphère irrespirable. Moi, j'ai mon état-major installé près du tas de charbon, sous l'escalier conduisant au rez-de-chaussée. Tout le monde passe par là. Par moments, ils bousculent un peu ma « roulotte », d'autres se remettent à fumer, c'est une calamité. D'un coup, l'on appelle d'en-haut, papa doit venir vite, il y a des officiers allemands qui veulent fouiller toute la maison pour voir s'il n'y avait point d'Allemands de cachés; Lehny (maman) le réveille, lui dit de se tenir sur ses gardes, l'adjure de ne pas se laisser arrêter s'ils viennent « prendre » les hommes pour les emmener au dernier moment. Un autre descend, Paul Didier, ex-Bauernführer du village, pour annoncer que des Américains étaient en haut. Papa met les souliers à la hâte, bondit en haut des escaliers, trouve une 1/2 douzaine d'hommes au large casque debout là, faisant de grands gestes importants. Papa bégaie, cherche des mots anglais, les Officiers lui sourient, le contact est établi. Ils viennent maintenant, les hommes, avec des ordres et des messages. L'Officier les reçoit, commande en termes secs, ouvre sa carte.

Voilà le moment de papa. Il explique toute la situation, demande le but de l'attaque - puisque Barembach est tombé entre leurs mains sans coup férir. Le but est Wisches, mais pour cette nuit l'on se contente de Barembach. La double compagnie doit descendre sur Wisches par la route de Steinbach.

Ils sont venus à travers les forêts et la brousse, par un terrain détrempé, noir, des forêts ruisselantes et des cascades de boue et d'eau; ils sont venus de la





Photos Paul LOISON

Le n°1 rue du douar est à gauche et le n°2 à droite. La maison n°1 est reprise en gros plan.

Moselle entre Raon et Etival en six jours, attaquant, marchant, s'arrêtant pour appeler l'artillerie à la rescousse, attaquant à nouveau un ennemi coupé en tronçons, trempé jusqu'aux os dans ses uniformes « Ersatz », un ennemi en déroute et dégoûté de son métier de soldat.

Mais, leur dit papa, ce n'est pas par la route de Steinbach-Russ-Schwartzbach qu'il faut aller à Wisches, mais non, c'est par Grendelbruch qu'il faut y aller et le haut de Barembach, et encercler tout le secteur avec quelques centaines de Boches et les batteries installées sur la route de Schwartzbach-Grendelbruch.

Mais, dit l'officier américain, ce n'est pas cela le plan.

Alors, provoquez-en la modification puisque vous aurez le profit de la surprise. La discussion continue plus d'une heure. L'Officier américain est convaincu: papa lui remet une carte détaillée du Club Vosgien, l'officier envoie message sur message au Quartier général de la Division, la 3e division américaine, et à la fin, tout est entendu. Papa se propose comme guide -en sa qualité de Chef de village- commandant local des F.F.I. dont il annonce la constitution aux réfugiés à la cave. On s'étonne et on le félicite.

Puis l'on s'habitue aux arrivants. Les demoiselles, Annette et ses sœurs, ont du succès; elles ont du chewing-gum, chocolat, cigarettes, etc. Les hommes se fabriquent des bouillons forts, du café noir, toutes sortes de préparations concentrées, sorties de toutes sortes de sachets et boîtes mystérieuses, bien présentées. L'on nous conseille de rester dans les caves, l'artillerie allemande pourrait tirer et réagir à tout moment. Rien ne se produit. Le lendemain, samedi 25 novembre, nous restons alternativement à la cave et en haut, mais [on] dort encore en bas car le Boche pourrait envoyer des pruneaux.

Je ne me ressens pas beaucoup de cette station à la cave: il y a pourtant 70 personnes, même des hommes qui fument dans les coins, sans se soucier de moi. Papa les remet à l'ordre. D'autres « zounent » dehors et essaient de voler du vin et toutes sortes de choses à Nonon Joseph.

Les Américains ont fait du drôle de travail dans certaines maisons: elles sont dévalisées, fouillées, les insignes nazis ou des uniformes jaunes jetés sur le fumier. Même des uniformes de cheminots sont considérés comme nazis: les maisons en question sont saccagées. Un demi-nazi... X. m'appelle dans son désespoir, car ils lui refusent le retour à sa maison, au retour de l'abri chez le curé, à sa femme également. En effet, ils ont trouvé chez lui de la littérature nazie, un casque de pompier (!), des images hitlériennes. Sur cela, ils ont sorti le melon et l'habit de noce du monsieur, s'en sont affublés, puis ont été



Insigne de la 3e Division américaine laissé par un officier en souvenir de la libération du village.

à la cave, à la manière des Chevaliers de la Table Ronde... L'un des chevaliers, sans être mort, était couché sous le robinet, les pieds appuyés contre la muraille. Il y eut du mal à leur expliquer que les villageois se chargeraient eux-mêmes de la besogne de nettoyage parmi les collaborateurs et qu'il valait mieux, dans l'intérêt des Alliés, laisser les Français laver leur linge sale en famille.

Puis les journées se succèdent dans une fièvre indescriptible. Nuit du samedi au dimanche, dernière nuit à la cave. Le dimanche matin arrive le ravitaillement et la distribution à la population. Annette fait des provisions pour longtemps.

Une vedette arrive de Schirmeck dimanche le 26 novembre: papa est convoqué à la Mairie, l'officier français de liaison administrative est là et nomme les administrateurs provisoires des communes. Papa est nommé pour Barembach. En même temps, il reçoit sa nomination comme chef de village F.F.I. Mlle Louise Vincent s'installe dactylo, appelée par M. Thiry, le nouveau maire de Schirmeck. Il avait déjà « décrété » l'arrestation des « Heini ». La fièvre s'empara d'un peu tout le monde. Papa dicta son premier appel à la population de Barembach, fit sonner le garde et s'installa à la Mairie de Barembach avec son comité préparé d'avance. L'on récupéra tout ce que l'on put de Schirmeck; le nouveau greffier pourtant ressortissant de Barembach nous fit toutes les difficultés pour la recherche du matériel de bureau et des meubles. Ce furent des séances de comité, la constitution des F.F.I., la récupération des armes et munitions alentours, des discours « fort longs » tenus par papa devant ces gens simples du village, parmi lesquels le sort nazi l'avait fait échouer. Tout marcha bien. Point trop de dégâts, ni d'arrestations.

Pourtant quelques suspects furent cherchés. Le camp de Schirmeck rouvert. Les FFI s'installent et essaient de refaire une France nouvelle. Hélas, la tentative, pourtant pure et sans intention « politicarde », était vouée d'avance à l'insuccès; aux FFI manquaient non seulement les roublards de la politique mais également les organisateurs indispensables. Les risque-tout étaient là, mais cela manquait de cohésion et d'organisation. La maladie française était de nouveau présente. A Barembach pourtant, tout marcha à merveille, dit-on. Les écoles françaises furent rouvertes le 16 décembre 1944. Les sœurs jubilaient: elles rentraient dans leurs droits. Puis l'ancien maire, en vertu de la remise en vigueur de la « légalité républicaine » fut réinstallé à sa place. Papa le complimenta à son nouveau poste et lui présenta le conseil municipal élargi des membres de la Résistance.

Noël vint et une petite fête donnée par les sœurs d'école. Un petit programme fut fait par le petit Lucien Douvier. Papa dut y assister absolument: il s'y décida à la 2e séance et ne s'en repentit point. Ce fut touchant...

Dimanche 31 decembre 1944

Voici enfin une suite au journal. Que s'est-il passé depuis? La guerre a pris son chemin par notre contrée, par le vallon du Barembach même, et, pour tout dire, Papa a même pris une part active dans le déroulement des événements militaires locaux. Voici comment:

Le jeudi soir 23 novembre, Papa était à la radio, à guetter les nouvelles du front qu'on savait être tout proche, vers Saales. Tout était calme. On s'apprêtait à se mettre à l'aise après le souper quand des sifflements rapides et cinglants éclatent un peu partout autour et au-dessus de la maison. On dresse l'oreille: vite ils comprennent, mais moi je reste calme et confiant en ce régime régulier des tétées et de sommeil que la bonne-maman me réservait jour par jour, sans se lasser. Les éclatements s'intensifient, c'est l'artillerie légère et moyenne qui harcèle le village où sont encore installés de nombreux Allemands avec leurs véhicules. Il faut faire vite. Par bonheur, Papa avait préparé deux valises dans l'après-midi. Il faut les chercher en haut, ainsi que les gros souliers sport (les boquions) pour Maman. Tout le monde court à la cave. De là sont organisées par les deux hommes, Victor et Papa Albert, les expéditions pour rassembler le matériel indispensable pour les enfants. Marraine Lolotte tremble comme une feuille morte. Victor la bouscule rudement et parle de savates et de loques etc. Je ne sais s'il voulait chercher

tout ce matériel ou bien s'il parlait au sens figuré… ?

Lehny-maman est énervée, mais d'une contenance parfaite. Elle me garde en attendant que tous les préparatifs soient terminés. L'on éteint toutes les lumières et voici l'élan de cette expédition des plus curieuses qui se hasarde dans les rues de Barembach. Grand-papa Charles a disparu depuis longtemps comme un fantôme. A la cave du curé, au dernier recoin, il retrouve sa langue et sa curiosité.


NOËL DE LA DÉLIVRANCE.

PETITE

SÉANCE RÉCRÉATIVE

OFFERTE PAR

L'ENFANCE

ET LA

BELLE JEUNESSE

(M.M. ET CHANTEUSES)

DE BAREMBACH.

Programme de la fête de Noël le 26 décembre 1944.

Maman en avant avec la voiture chargée du bébé et de toutes sortes d'accessoires ; de l'autre main, son sac avec papiers, valeurs, etc. Elle fait des pas de géant. Ses longues jambes lui sont d'une utilité indéniable. Je me demandais si ma maman était d'un coup rentrée chez les pompiers ? Et puis, à part les sifflements et crépitement étranges en l'air, pas de feu, pas de lueur à l'horizon. Papa fonce dans le brouillard par-derrière. Il crie par moments : « à droite, tout près du mur, encore plus près, puisque les obus viennent du sud-ouest ; le plus près possible des façades »…

Grands-parents et famille Mellinger foncent à la cave du curé ; nous-mêmes poussons notre fuite en Egypte jusqu'à l'oncle Joseph qui a une bonne double cave chauffée. D'après Papa, ce ne sera qu'une station en attendant que nous montions le vallon du Barembach, jusqu'à la « cantine » près de la carrière où nous avons demandé pour une chambrette, en cas de danger. Le danger est là, à présent. Les Allemands attelent leurs chevaux, font tourner leurs voitures et, tous phares allumés, disparaissent comme des ombres.

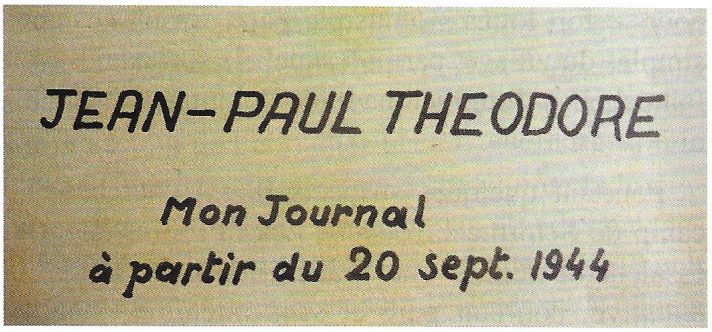
Nous voici arrivés et fort bien reçus. Une soixantaine de personnes sont rassemblées, en rangs serrés dans cette cave où brûle un feu accueillant. Je reste dans ma voiture bleue et ne bouge guère. La nuit est longue pour tous ces réfugiés dont les nerfs ont été mis à rude épreuve par les bombardements insensés des semaines écoulées. Annette et tante Marie sont courageuses et restent en haut. Maman me donne à téter et m'arrange à la cuisine puis elle redescend vite. Les petites cousines sont flatteuses et gentilles avec moi. Elles mériteraient bien un petit merci quand la guerre sera terminée. Le sera-t-elle bientôt ?

Nuit de bombardements intermittents. Papa voulut s'installer en haut, à la petite chambre d'auberge : bien vite il redescend quand les petits obus tombent alentour. Il travaille. Il sent venir le jour de la libération et prépare son appel à la population, met au point la fameuse liste de papier quadrillé sur laquelle figurent les noms des patriotes du village, les futurs F.F.I. et ceux des éléments anti-français à mettre au camp tout proche ou à examiner de près par une commission d'enquête. Cette liste reposait au jardin depuis des mois, soigneusement enfouie dans une cartouche métallique. La voilà maintenant venue au grand jour. Pourquoi la cacher ? Déjà des bandits « SS », les Blumberg, commandant du camp et autres assassins ont déguerpi par une nuit calme, sans se faire remarquer. A l'Hôtel Donon furent servies les bouteilles d'adieu, furent portés les toasts à la Grande Allemagne et à l'Alsace récalcitrante, où l'on comptait revenir pour Noël…

Puisse ce Noël se situer au siècle prochain à la fête des quatre jeudis, c'est-à-dire puisse-t-il ne pas exister sur aucun calendrier du monde.

Document communiqué par
Jean-Paul HORNUNG

C'était la fidèle transcription d'un extrait du manuscrit intitulé :


JEAN-PAUL THEODORE

Mon Journal

à partir du 20 sept. 1944